

## Quelques histoires du Japonisme à la fin du XIXe siècle, et en Belgique en particulier

Julie Bawin<sup>1</sup>

C'est désormais une affaire entendue : l'art japonais a profondément influencé la création artistique occidentale de la seconde moitié du XIXe siècle et de ce mouvement, communément appelé « japonisme », est né une ferveur qui fait qu'il n'est guère un moderniste qui n'ait été, de près ou de loin, entraîné par la vogue japonisante.

A la légende d'une illumination, il faut toutefois opposer une chronologie et démontrer que la fascination de l'Occident pour le Japon a pris du temps et ne s'est pas déroulée uniformément. Fermé au monde occidental depuis 1641, le Japon est contraint d'ouvrir ses portes en 1853, à la suite de l'expédition américaine menée par le commodore Matthew Calbraith Perry. De l'arrivée des Américains aux traités commerciaux de la fin des années 50, ne « japonisent » alors que quelques diplomates, dont le baron de Chassiron, précurseur méconnu des collectionneurs parisiens, et Rutherford Alcock, à l'origine de la première participation du Japon à l'Exposition internationale de Londres en 1862. La même année s'établit, au n° 220 de la rue de Rivoli, la première boutique de curiosités japonaises. Soutenu par les manifestations officielles et enrichi par des comptes-rendus de voyages et des articles de revue, le japonisme est véritablement révélé au public par l'Exposition universelle qui se tient à Paris en 1867. C'est à cette occasion, en effet, qu'est découvert ce qui deviendra aussitôt l'objet d'une parfaite dévotion : l'estampe de l'école *ukiyo-e*<sup>2</sup>. Deux personnalités joueront un rôle important dans la propagation de ces gravures sur bois : Tadamasa Hayashi et Siegfried Bing, deux marchands qui s'installent à Paris à la suite de l'Exposition universelle de 1878. Le critique d'art Philippe Burty – celui qui invente le terme « japonisme » en 1872 – écrit alors : « Le Japon vient de remporter à l'Exposition universelle sous les doubles formes de ses arts et de ses industries d'autrefois et d'aujourd'hui une victoire complète et décisive. »<sup>3</sup> Au début des années 1880, Paris constitue le foyer par excellence du mouvement japonisant. Des collections se constituent, celles des Goncourt, Cernuschi et Guimet, amateurs fortunés qui recherchent des pièces anciennes et qui sont secondés, dans cette quête, par des historiens d'art comme Louis Gonze ou des connaisseurs comme Philippe Burty. La curiosité pour les arts du Japon donne aussi lieu à des inspirations esthétiques légitimant les recherches d'artistes en recherche d'un renouveau compositionnel et iconographique, tels Monet, Moreau, Degas et, plus tard, Van Gogh et Toulouse-Lautrec. Il y a enfin le japonisme des gens de la mode et du décor, qui s'approvisionnent en motifs pour tissus ou céramiques. Le succès des « japonaiseries » diffusées par les expositions universelles dès 1867 et aussitôt appliquées à l'ornementation des objets et des tissus donne lieu à l'édition de recueils imprimés et à leur usage dans la plupart des manufactures européennes.

Mais alors que ce goût pour les arts japonais gagne progressivement les grandes villes d'Europe et des Etats-Unis, la Belgique fait, jusque dans les années 1880, figure de « parent pauvre » de ce mouvement. En effet, la culture japonisante, si présente à Paris, à Londres ou à

---

<sup>1</sup> Docteur en histoire de l'art, Julie Bawin (1977) enseigne l'histoire de l'art du XXe siècle à l'Université de Liège, où elle occupe un poste de premier assistant (expert scientifique), et aux Facultés universitaires de Namur, où elle est maître de conférences.

<sup>2</sup> Le terme *ukiyo-e* se traduit généralement par « image du monde mouvant » et désigne à lui seul l'école artistique centrée sur la production d'estampes qui se développe du XVIIe à la fin du XIXe siècle.

<sup>3</sup> Philippe BURTY, « Exposition universelle de 1878. Le Japon ancien et moderne », in *L'art*, 1878, p. 241.

Vienne, est presque totalement absente du paysage artistique belge. Cette situation n'est évidemment pas étrangère au manque d'échanges qui s'opèrent avec le Japon. Alors que les relations que l'archipel tisse avec les autres grandes nations occidentales s'inscrivent dans une véritable perspective d'échanges, celles qu'il noue avec la Belgique se réalisent au seul profit du Soleil levant. Il suffit, pour s'en rendre compte, de comparer le nombre de missions japonaises envoyées en Belgique avec le nombre de missions en sens inverse<sup>4</sup>. À ces raisons d'ordre politique, économique et diplomatique s'ajoute aussi une autre explication, davantage liée au contexte artistique et culturel en Belgique. Il faut en effet attendre les années 1880 pour qu'un renouveau artistique et littéraire s'opère dans le pays. Or, l'éclosion du japonisme est étroitement liée au contexte de la modernité et à la rupture de nombreux artistes avec le monde académique. Il a donc fallu attendre qu'un tel contexte émerge en Belgique, lequel se met véritablement en place le dernier tiers du XIXe siècle, lorsqu'une nouvelle génération en révolte contre le conservatisme des aînés fondent revues (*L'art moderne*, *La jeune Belgique*) et groupes d'avant-garde (Les Vingt à Bruxelles). Le japonisme a donc fait son entrée dans le royaume au moment où Bruxelles devient le carrefour de la modernité en Europe et le foyer par excellence du mouvement de l'Art nouveau. Mais s'il est une date qui préside à la « flambée du japonisme »<sup>5</sup> en Belgique, c'est bien l'année 1889. Elle voit non seulement l'organisation de la première exposition d'art japonais dans le pays, mais elle correspond aussi au premier achat important d'estampes par le gouvernement belge. A l'origine de ces deux événements, un même homme : le compositeur belge Edmond Michotte. C'est lui qui, le 2 février 1889, organise, à partir de la collection de Siegfried Bing, une exposition au Cercle artistique et littéraire de Bruxelles. Il s'agit d'une première pour la Belgique. La presse rendra d'ailleurs clairement compte de l'importance que revêt cette manifestation. Le mouvement d'engouement que provoque l'exposition conduit Edmond Michotte à inciter la direction des Beaux-Arts à acheter à Bing quelques pièces de son magasin. C'est donc sur les conseils du musicien que le gouvernement belge achète six peintures pour la section ethnographique du Musée royal d'Antiquités, d'Armures et d'Artillerie de Bruxelles (actuels Musées royaux d'Art et d'Histoire) et un lot de 267 estampes de l'école *ukiyo-e* pour les Musées royaux des Arts décoratifs et industriels. La mode japonisante est alors lancée. En 1892, l'association Pour l'Art expose des œuvres de Boch, Lemmen, Van Rysselberghe et Van de Velde aux côtés d'estampes d'Hiroshige. L'influence de l'art japonais se perçoit dans l'œuvre de nombreux artistes. Les uns s'inspirent en particulier de la Manga d'Hokusai, comme Félicien Rops et Armand Rassenfosse ; les autres retiennent de leurs modèles dissonances chromatiques et dessin sinueux, comme Gisbert Combaz, Henry Van de Velde ou Georges Lemmen. En 1905, le Japon participe pour la première fois de manière officielle à une exposition universelle organisée en Belgique. Cette année marque donc un tournant dans les relations belgo-japonaises, d'autant que c'est à cette même date que débute la construction de la Tour japonaise à Laeken par Léopold II et que se décide l'acquisition, par les Musées royaux d'Art et d'Histoire, de la collection d'art japonais d'Edmond Michotte, une collection qui enrichit alors l'institution de plus de 6 000 pièces, dont plus de 4 000 estampes *ukiyo-e*. Ainsi, bien que né tardivement, le japonisme a trouvé en Belgique une terre fertile dont de nombreux artistes et collectionneurs ont su profiter<sup>6</sup>.

---

<sup>4</sup> Entre 1882 et 1890, pas moins de vingt-trois missions japonaises se rendront en Belgique. Du côté belge, en revanche, il n'y eut que trop peu de voyages d'études au Japon dans les années 1880.

<sup>5</sup> Chantal KOZYREFF (dir.), *Estampes japonaises. Collections des Musées royaux d'Art et d'Histoire, Bruxelles*, Bruxelles, Musées royaux d'Art et d'Histoire, 1989, p. 9-12.

<sup>6</sup> Julie, BAWIN, *La collection au temps du japonisme*, Editions InterCommunications & Editions modulaires européennes, 2007.